

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 19

Artikel: Lo renâ et lo bocan
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200118>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-théâtre, 11, Lausanne.
Montreux, Gérâve, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements:
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements durent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Du Centenaire.**I. — Le Feu.**

— Je crois bien, Jean-François, qu'il te faut allumer ! — Tais-toi, Daniel, on a tout le temps. — Si tu veux qu'on nous voie, je te dis qu'il faut se dépêcher ! Regarde : ceusse d'Echandens, voilà un feu qui est crâne ! Et ceusse de Lausanne ! Ah, y font bien les choses ! Des feux de Bengale, c'est tout rose ; et de partout ; on n'en voit pas le bout : le Jorat, la Côte, Laavaux, c'est vraiment beau ! Et ce puissant feu, là, sur Rolle ? — C'est Saint-Georges. Eh bien, ça y est, allumons ! Hé, les fillettes, gare aux jupons !... Va voir chercher le pétrole.

— Dis donc, Louis, c'est pas une raison parce qu'y fait nuit pour être malhonnête avec les filles. — Embrasser sans façon, la Marie, c'est pas être malhonnête ! — Allons, allons, c'est bon, ces jeunesse ! — Veille-toi, Louis ; une gifte, ou tu cesses !

— Ecoutez-moi ces cloches ! On ne s'y entend plus. Et le canon, cré nom de nom ! Tout est d'accord, y a rien qui cloche. C'est comme ça que ça doit être, quand on est Vaudois. — Et pi notre feu, charrette, y en a point comme lui. — Dis voir, syndic, on en va chanter une aujourd'hui ? — D'accord :

Vaudois, un nouveau jour se lève....

— Hé, hé ! quand même on n'est pas des chorales, ça a été en première. Tout de même, le régent pourrait bien nous donner un bout de ton, à la prochaine chanson. — Dis voir, Daniel, le ministre, fait-il pas une morale ? — Oh que non, c'est pour demain.

— Hé, la Marie, la Suzon, si on se donnait la main, pour danser en rond ? Venez-vous, mère Besson ? — Je suis trop vieille, mes enfants. — Bien sûr que non, la mère Besson ! Tout le monde en est. — Et mes douleurs ? — Y a pas d'douleurs, au Centenaire... Allons, dansons, la la, la laire !... Ouf, qu'y fait chaud ! On est rôti jusque dans l'dos !

— Tranquille ! la fanfare à Ganguillet qui va en jouer une. Ces gamins, ôtez voir vos bonnets, quand on joue l'air national ! — On a beau être Vaudois, on est Suisse aussi, et pi pas mal. — Pardi ! et avec honneur !

— Dis donc, l'asseur, as-tu pas ton fusil ? Moi, j'ai mon vetterli. On va tirer quelques coups dans les braises. Hardi,... pan, pan,... quelle fournaise !... Pan, pan... — Oh, que c'est beau, mama, ces étincelles. — Mon Dieu, Louise, on t'a brûlé ton jupon ? — Y a pas grand mal, c'est pas le bon.

— Jean-Louis, avec ce feu, j'ai le cou sec comme du coton. J'avalerais le lac et les poissons. — Aie pas peur, on va boire quelques bouteilles, tonnaire, et du bon, du Centenaire !

II. — Le banquet.

— Si on veut avoir de la place, c'est le moment d'entrer. Faut se mettre là, on aura la musique en face : c'est bien décoré,... ces écussons, ces guirlandes en papier.... Tiens ! on a chacun sa bouteille !... Et ces lanternes

vénitiennes ! Buvons toujours un verre ; à la tienne !

— Dis donc, c'est peut-être pas tant honnête de s'asseoir quand la municipalité n'est pas encore là ?

— Y z'ont leurs places réservées. Faut pas être tant bête : y va y avoir une de ces bousculées. Ma foi, on a bien fait de pas rester jusqu'au bout.

— Pourtant, le ministre a rudement bien parlé.

— Moi, je n'ai rien compris du tout. J'étais vers la porte ; y cause bien, si tu veux, mais trop bas. On n'a plus des pasteurs de sorte ; de mon temps, on avait mossieu Jordan ; on l'entendait jusque dans la pinte à Gilliéron, quand on manquait le sermon.

— Qu'est-ce que je te disais ? En voilà une bournée ?

Les citoyens et citoyennes avec, sur les bras, leurs moutards, entrent en cohue joyeuse, emplissent la salle odorante de rameaux de sapin.

— Ma foi, ceux qui seront en retard n'auront pas une couenne de lard. Hé, Jean-Daniel, avec ta soupe par ici ! on est de la commune aussi !

— Une goutte de chaud, tout de même, ça remet le cœur au ventre.

— Du diantre, si ce n'est pas du bouillon de fontaine :

— Ce gueux de Jean-Daniel ! pourvu que sa poche soit pleine....

— C'est comme le rôti ; demande voir à David, le gendarme, s'il n'a pas laissé tomber sa semelle dans la marmite à Jean-Daniel.

— C'est bon, les deux vieux du bout ! Y faut qu'y critiquent tout !

— Hé, François, on est Vaudois aussi bien que toi. Ça n'empêche pas qu'on ne prend pas du fromage maigre pour du gras.

Cependant, la fanfare fait vibrer les vitres et crève les tympans. La fumée des cigares s'épaissit, et l'enthousiasme patriotique grandit à mesure que les bouteilles se vident.

— Voilà le député qui va parler !

— « ... du Centenaire... prospérité de nos campagnes... réjouissances populaires... »

— Y a pas à dire, il a la langue bien pendue. Aussi, qu'on voit souvent son nom dans la Revue.

— Voilà un ban qui est bien tapé. Louis du Lion-d'Or sait bien faire au major de table.

« Maintenant, citoyens, nous allons chanter ! »

— A la bonne heure ! Moi, je fais l'épais ; toi, tu chantes le clair.

— Ma foi, pour ça, je veux pas cher.

— Vois tu venir l'ours de Berne, avec une cocarde vaudoise ? Y n'est pas fier, y s'apprivoise.

— Ah, nom de nom ! on a pourtant bien fait de lui mettre le pied au derrière.

— Ces Bernois, c'est des bons gaillards quand même.

— Que oui, et pi, quoi, on les aime comme Suisses ; on n'a plus de rancune, à présent qu'on est tous égaux.

— Tu as raison. On est tous égaux. Le ministre, et monsieur Dubosquet, les ouvriers, les freluquets, on est tous égaux, comme deux demi-litres.

— Pardi ! Dis voir, hein, encore un demi de nouveau ?

III. — Les artilleurs.

Sur la place de l'Eglise, la pièce tonne et envoie des ronds de fumée, en épargnant dans les airs des ronds de papier noirci. Les servants, sous l'œil des assistants, tâchent à la correction, exagèrent la rapidité et la précision des mouvements.

— Garde à vous, fixe ! — Hein, le lieutenant, il commande sec et sonnant ! — ... Une... deux... — Mais le sergent, qui se met dedans, se gratte l'oreille et interroge son subordonné. Le lieutenant, à moitié sérieux : — Qui est-ce qui m'a fichu un sergent comme ça ? Vingt-quatre heures de salle de police !

Cependant, de la fenêtre de la salle de commune, on a fait signe. Il s'agit de mettre une belle charge, c'est le syndic qui parle.

— Un kilo, Aloys ! — Et pour le vétérinaire, combien met-on ? — Quienze grammes, c'est la proportion !

On rit, car, pour parler, le vétérinaire n'est pas fort.

— Quand même, ce rossard d'Aloys, y en a point comme lui pour rigoler ! — Silence dans les rangs. Si vous faites les fous, on vous colle du clou. Attention ! on va commander garde à vous ! — Dis voir, lieutenant, on se fait photographier ? — Pardi, on mettra l'ours sur le caisson !

B. G.



Lo renâ et lo bocan.

Capitaino Renâ on dzo sé promenave
Avoué Janeau Bocan, lo rái dai zincorna,
Bedan que ne veyá pas plie liét que son ná,
Qu'ire destra petit. — Lo rusâ sé pésave :
« Ié pardieu rido sâ, fa tsau ! Dein sti pâf

On ne vâi pas pi on borni.
L'ai a bin quie on pouâ, quemet l'ai faut-le bare ?

L'a sat áo houit pi de prévond.

On porrâi bin resta áu fond ?

Allein l'ai tot parâ ! Remonteri bin. — Frare,

Que fa dan áu bocan, déchêdein din ci pouâ,

Câ te dusse avâi rido sâ. »

L'ai vant. — « Ora, cousin, dit lo renâ, l'affère,

Du que no sein rassasii,

Sarai de pouâi no ressailli.

Justamet, ié pésa quemet no faillein fère :

Mè té pi ein amont, té corné assebin,

Clinne on boccon la rita, quemet lo vesin

Quand porte on sa de bilia. Lo long de té z'aüette

Mé guettelleri bounamet;

Quand sarl quasu áu coutset

De ellia novalla ésetelle,

LE CONTEUR VAUDOIS

Porni châuta drâi su lo prâ
Et té bailleri mon grand dâ
Po té sailli. — Ma fâi, té djuro pé ma barba,
Que lo moyan l'è bon ; por mé, su bin d'accô.
T'i tot parâ on rido cô.
Solet, sari resta onna puchêta vourarba. »
Lo renâ sô dau pouâ ; quand fut su lo mouret :
« Té vu bailli on bon conseil,
Que fâ dinse àu bocan ; dévant que de déchêdre
T'ara dû sondzi, mon ami,
Quemet te volliave sailli.
Mé, lo savé ; ma fâi, ne pu pas mé attèdre,
Ié couate de modâ. N'einnoye pas trau. »
— Et s'en va ein kusseint lo bocan dein lo crâu.

MARC A LOUIS.

Encore une tutelle.

On a pu voir par la lecture des journaux quotidiens que le concert de la musique de la Garde républicaine de Paris, à la Cathédrale, avait été marqué par divers incidents. La cohue fut telle que des bousculades eurent lieu à l'une des entrées et que des auditeurs qui avaient payé cinq francs leurs places ne parvinrent pas à les trouver et, après avoir erré comme des âmes en peine sous les hautes voûtes à ogives, s'estimèrent fort heureux de pouvoir s'accouvrir aux pieds de ceux-là mêmes qui avaient usurpé leurs sièges.

Pour prévenir le retour de faits de ce genre, un membre de la Société pour le développement de Lausanne a réclamé de la municipalité, dans une lettre rendue publique, l'établissement de ces barrières volantes qu'on place à la porte des théâtres de Paris et entre lesquelles le public défile à la queue leu leu, sans qu'il puisse se produire de ces malencontreuses marées humaines qui submergent les services d'ordre les mieux organisés. C'est là, en effet, une mesure excellente.

Un autre correspondant de journal y applaudit des deux mains. Mais il va plus loin encore. Considérant que l'éducation des foules vaudoises est encore à faire, il souhaite que la Société du développement se charge de cette tâche et la mène à bien.

Son vœu va être exaucé. A côté de ses sous-comités des Bains de Cour, des Concerts, du Bureau de renseignements, du Patinage de Sauvabelin, etc., le Développement aura sous peu une commission de Pédagogie des foules ou d'Ecole de la rue (le nom n'est pas encore trouvé). La dite commission apprendra au peuple à se conduire civilement dans les fêtes, aux spectacles, aux concerts, aux conférences, dans les gares, aux funérailles des grands hommes, enfin dans toutes les manifestations publiques. Elle réclamera l'assistance des représentants de la force armée, miliciens, gendarmes, agents de police, gardes-champêtres, ainsi que des sapeurs-pompiers, des moniteurs de sociétés de gymnastique, des moniteurs des institutions chrétiennes de jeunes gens.

Salut, peuple vaudois, la sollicitude que montre à ton endroit la Société du développement de Lausanne !

Certains esprits mal faits, tout en déplorant la « cougne » du concert de la Garde républicaine, pensent que le public de chez nous n'a pas précisément besoin de prendre des leçons et d'observer ce qui se fait ailleurs en matière de service de police, dans les fêtes où la foule est considérable, ces choses-là regardant les organisateurs de ces fêtes.

D'autres poussent l'outrecuidance jusqu'à faire remarquer que, lors du grand concert de l'après-midi du 14 avril, à la Cathédrale, au milieu d'une affluence d'auditeurs tout aussi grande qu'à la soirée de la Garde républicaine, aucun désordre n'eut lieu, grâce à ce simple fait que les portes avaient été ouvertes longtemps à l'avance par d'intelligents factionnaires. Et ils ont le toupet d'ajouter que le

public du 14 était composé exclusivement de Vaudois, tandis que l'auditoire de la musique parisienne comprenait un très grand nombre d'étrangers.

Mais celui qui décidément se fait l'idée la plus fausse du degré d'éducation de la foule de chez nous, c'est ce bon M. Descaves, qui, ayant assisté aux réjouissances du Centenaire à Lausanne, écrit dans le *Journal de Paris* qu'il ne peut assez vanter l'ordre qui règne dans nos rues en fête, la sagesse et la dignité des masses populaires !

Vous avez rêvé, monsieur Descaves. Il n'est qu'un seul point sur lequel votre imagination ne vous a pas abusé tout à fait. C'est l'enthousiasme modéré dont la population lausannoise a fait preuve en cette journée du 14. Mais vous n'en avez pas démêlé les raisons : elle pressentait, la pauvre, qu'après avoir été délivrée depuis cent ans du joug de Leurs Excellences, elle allait tomber sous la tutelle de la Société pour le développement.

Vaudois, mes frères, ne nous laissez pas abattre comme ces tata-dzenellhi de Lausanois : la Société pour le développement se charge, gratis, de parachever votre instruction et votre éducation; c'est une ère nouvelle qui s'ouvre ; saluez-la par notre chant de victoire :

Vaudois, un nouveau jour se lève...

Mais, trêve d'ironie. Le peuple vaudois s'enduquera par lui-même, s'il en sent le besoin, et la Société pour le développement se bornera à embellir la capitale, comme elle l'a fait jusqu'ici avec autant d'intelligence que de dévouement. Chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

V. F.

Yo la Griton fu bin attrapâïe.

L'étai rudo crouïa, clilia Griton. Te possiblî, qué pouetté fénâ lâi ya pè lo mondo ! Pensavo vai que ne volliavè pas recâudrè lè botons à s'n'omo, qué cé pourro cô l'avai adé lo boreincliâ àové et sè tsaussé pè su lè talons. Lai avai bin z'u bailli on iadzo onna bouna dédzallâï, mà tsouyivé de redrobbliâ, porqué cé l'omo etâi destra bon. Mâ n'est pas tot, vo séde què lè fennè lan lo diabilio po veni fourguenâ dein vourrè catsêtè, quand lè qu'on est à dremi, qué bin dâi iadzo que lâi ya, la mienna ne mè lésse pas pi po quartetta. Prâu sù que la Griton fasâi dinsse assebin, mà onna né que s'n'omo l'avai fê simbillian dè dremi, lâi criè : « Que fâ-tou quie, Griton ? » et stu iadzo l'étai tan ein colère que la Griton lâi di vito : « Te fatse pas, m'n'ami, fai bin voulâït on iadzo clilia botons, que nin a cazi pliie min à tè tsaussès. » Adan, s'n'omo lâi fâ : « Eh ! que t'é portant bouna, ma pourra Griton ; mà vin que, proudzo dau illiè, que tè vu montrâ ti clilia que lâi fai mettre. » Clilia serpin de Griton fasâi 'na pouéta mena, mà la falliu dzouré, et n'a pas pu botsi de tito lo recaûdrè, tant qu'a derrâi.

D.

Le monsieur bien renseigné.

Authentique.

Il s'agit encore du « Peuple Vaudois », de Warney et Doret, dont les représentations viennent de prendre fin.

Un de ces petits messieurs à souliers jaunes, à col tour Eiffel, à pantalon retroussé, que l'on rencontre dans les couloirs du Théâtre, est interpellé par un de ses semblables :

— Eh bien, que dites-vous de la représentation ? Cela vous plaît-il ?

— Hum !... La pièce de Doret n'est pas trop mal ; il y a du bon ; la musique — je ne sais de qui elle est — a vraiment de la valeur... Il faut bien dire que Hammer dirige l'orchestre avec une maestria admirable...

Bébé proteste.

Bébé vient de manger des confitures ; il en a le visage tout barbouillé.

Sa grand'mère le lave, puis l'embrasse.

Alors, bébé, s'essuyant vivement du revers de sa main :

— Oh ! grand'maman, pourquoi que tu m'embrasses ? Tu me « délavas ».

Le chien.

Promenade de Montbenon. Sur un banc sont assis, aux extrémités opposées, deux personnages qui ne se connaissent pas et qui démeurent longtemps sans échanger un mot. L'un est vêtu d'un gilet de laine brune dit « broussetout » et d'un pantalon de milaine. Deux bâtons à côté de lui indiquent qu'il n'est pas précisément ingame. C'est un homme déjà âgé et d'air taciturne. L'autre, un voyageur entre deux âges, une jumelle à la main, contemple les maisons de Meillerie, dorées par un rayon de soleil et qui, vues à travers l'atmosphère lavée par les pluies, semblent plus rapprochées que d'ordinaire. Devant le banc, entre les deux particuliers, est campé sur son train de derrière un petit chien jaune, au corps éflanqué, au poil ébouriffé et sale, la tête penchée vers le sol et l'œil triste.

Le voyageur a fini de regarder le paysage. Il remet ses jumelles dans leur étui et ses regards tombent sur le pauvre toutou, pour aller ensuite à son voisin, à l'autre bout du banc.

LE VOYAGEUR. — C'est à vous, ce chien ?

L'HOMME AU BROUSSETOUT. — Hein ?

— Je vous demande si ce chien vous appartient.

— Vous voulez savoir à qui il est ?

— Oui, s'il n'y a pas indiscretion à vous le demander.

— De l'indiscrétion, non.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est mon chien.

— Il a l'air doux. Mais pourquoi est-il si maigre ?

— Quoi ?

— Pourquoi est-il maigre comme un clou ?

— Pourquoi il est maigre ?

— Oui.

— Parce qu'il n'a rien à manger.

— Vous ne lui donnez donc pas un os ?

— Vous dites ?

— Je me demande comment il se fait qu'il n'ait rien à se mettre sous la dent.

— On lui pleure le manger.

— Vous me faites cependant l'effet de l'aimer joliment, votre chien.

— Moi, bien sûr... Mais la bourgeoisie...

— Votre femme ne le chérit pas avec le même amour ?

— Le même amour !... Hé ! bon Dieu de bon Dieu !... elle peut pas le sentir.

— Alors elle le laisse crever de faim, et c'est vous seul qui lui jetez un morceau de temps à autre, n'est-ce pas ?

— Quand elle n'est pas là, oui.

— Dites donc, vous devriez me le vendre, votre chien ; je le soignerai bien, moi... Mais où est-il passé ?

— Il a senti la bourgeoisie, c'est l'heure où elle vient me prendre pour boire le café, et il est allé se cacher, de crainte d'une taloche.

— Pauvre cabot !... Je vous l'achète. Est-ce dit ?... Siffler le donc.

— C'est tout sifflé que sifflera-t-on, jamais il n'approchera tant qu'il la sentira sur la promenade.

— Eh bien, envoyez-le ce soir à mon hôtel : voici mon nom (Il lui tend sa carte de visite et se lève pour partir).

L'HOMME AU BROUSSETOUT. — J'en causerai à la bourgeoisie.

V. F.